

Tel est l'idéal que contemple le génie, soit dans les régions pures et sereines de l'incrédulité, soit dans les figures et les ombres que le monde créé lui présente de toutes parts. Car n'allons pas croire que la nature n'a d'autres beautés que celles qui frappent les sens. Les païens l'ont ainsi vue, mais sans la comprendre. Et c'est le secret de leur réprobation qu'ayant vu les œuvres de Dieu et oui leur parole, ils n'ont pas voulu écouter leur témoignage. "Quod notum est Dei manifestum est in illis; Deus enim illis manifestavit invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea que facta sunt, intellecta, conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitus: ita ut sint inexcusabiles." St. Paul, Rom. I. 19 et 20.

La nature est donc la parole de Dieu aux sens de l'homme, et chaque être qui l'anime un symbole qui cache l'idée de Dieu sous une forme sensible. Ce n'est donc que l'expression sensible du vrai, du beau et du bon.

Sans doute chaque être est beau d'une beauté qui lui est propre et sans laquelle il ne pourrait être conçu; mais qu'il l'est bien davantage, si à part le rayonnement de sa propre beauté, il laisse voir à travers un voile symbolique un rayon de la beauté de Dieu. C'est donc la beauté de la nature qu'elle ne soit que le reflet du monde spirituel; c'est la gloire de tous les êtres qu'ils nous entretiennent de Dieu. Ainsi les cieus racontent la gloire de l'Éternel, l'Océan sa majesté, le soleil sa splendeur les montagnes sa sublimité, les abîmes, sa sagesse, le cèdre sa noblesse, l'agneau, sa douceur, le lion, sa force, le pélican, son amour, le tourterelle, sa fidélité et le brin d'herbe sa bonté. C'est ce langage muet de la nature qui en fait toute la poésie: en ôter le symbolisme ce serait en ôter la vie.

L'idéal se trouve dans la nature. C'est là que le génie doit se chercher d'abord. Car l'idéal ne s'entendait que dans la contemplation, et la contemplation ne se rend jamais à l'invisible et à l'immatériel qu'en posant son pied sur le monde sensible. D'où je conclus que le symbolisme est un puissant auxiliaire de la contemplation, puisqu'il n'est autre chose que l'expression des relations entre le monde matériel et le monde spirituel.

La théorie est conforme aux faits. Les peuples les plus contemplatifs sont aussi ceux qui comprennent le mieux le symbolisme.

L'Orient est la terre de la contemplation. C'est un fait que personne n'est tenté de nier. Ce que les savants de l'Occident ont mis des siècles à découvrir et à démontrer dans de profonds et obscurs raisonnements, quelquefois les peuples de l'Orient le savaient longtemps avant les premiers vagissements de la science et les premiers bégaiements de la philosophie. L'Occident ignorait encore le nom de l'astronomie, et déjà dans les plaines de la Chaldée, sous le beau ciel de l'Orient, au milieu de la splendeur des nuits d'été, les pères nommaient par leurs noms tous les astres et réglaient sur eux leur mouvement. Pour les peuples de l'Orient, la science ne semble qu'un souvenir: tant la contemplation leur est naturelle et facile.

C'est peu de ce génie sublime: le ciel leur en a donné un autre non moins précieux, le génie du symbolisme. L'Orient est la terre du symbole comme de la spéculation. Là rien dans la création n'est étranger à l'homme ou à Dieu; mais toutes les créatures ont leur langage que tous comprennent sans effort. Là le symbolisme n'est pas la langue d'un petit nombre de savants: c'est la langue naturelle du peuple. C'est là le charme et la richesse de la poésie Orientale, ce qui fait couler dans ses veines une impérissable vie, et lui permet d'exprimer le plus naturellement les pensées et les sentiments de tous les hommes et de tous les siècles. La poésie symbolique est la plus populaire et la plus sublime parce qu'elle exprime le mieux dans un langage accessible à tous toutes les relations de la nature avec l'homme et avec Dieu.

C'est la plus sublime des poésies. C'est celle que l'Esprit-Saint a choisie pour annoncer aux hommes les oracles du ciel. C'est la plus naturelle parce qu'elle est fondée sur cette merveilleuse loi de l'unité qui fait du monde matériel le vêtement du monde spirituel. C'est la plus naturelle parce que l'âme n'est pas faite pour contempler seule ici-bas sans aucun voile, le vrai, le beau et le bon. Elle ne voit ce triple rayon de Dieu qu'à travers le voile des sens. Ne semble-t-il pas qu'au Dieu a dû donner aux objets sensibles quelque chose de cet idéal que l'âme cherche sans cesse et qu'elle rencontrera d'autant plus facilement que les sens le lui auront montré avec plus d'enivrement.

Voilà des idées qui paraissent étranges. Le symbolisme est si inconnu dans nos mœurs et nos littératures modernes, que nous le regardons comme le langage naïf des peuples enfants. C'est cependant à ce langage qu'il nous faut retourner si nous voulons produire de véritables chefs-d'œuvre, des œuvres vivantes qui ne fassent que s'épanouir davantage au soleil des siècles.

Tous les siècles n'ont pas les mêmes passions dominantes, et les intérêts des hommes varient avec les temps; mais ces relations de l'homme avec la nature et avec Dieu ne changent pas. C'est ainsi que s'explique la fortune prodigieuse en leur temps d'un grand nombre d'ouvrages qui ne troublent pas le recueillement de la postérité. Certes, les œuvres de Corneille et de Racine ne sont pas des œuvres médiocres, mais des conceptions élevées, fruits d'une observation profonde et d'un génie souvent sublime. Cependant qui pourrait soutenir que la plupart de ces beaux ouvrages passionnent autant les esprits d'aujourd'hui que ceux de leur temps ou même ceux du siècle dernier? Au contraire, la vieille œuvre de Dante évoquée devant la postérité est saluée d'applaudissements plus enthousiastes qu'on n'en donna jamais aux deux grands poètes plus jeunes de trois siècles que le poète théologien de Florence. La *Gerusalemme* elle-même et l'*Orlando furioso* sont loin d'avoir conquis l'admiration de la postérité et de leur nation elle-même une place à côté de la *Divina Comédia*. Pourtant la langue du Tasse et de l'Arioste est moins vieille que celle de Dante. Quel est donc le principe de cette vie étonnante que le temps loin de flétrir semble faire épanouir davantage en lui donnant la majesté d'une vieillesse jeune encore et radieuse sous ses cheveux blancs? Quelle est la cause de cette supériorité incontestable de la *Divine Comédie* sur toutes les œuvres de la littérature moderne? C'est qu'elle exprime dans cette langue symbolique qui est de tous les âges les relations invariables de l'homme avec le monde naturel et le monde surnaturel; c'est qu'elle exprime des vérités invariables dans un langage qui ne vieillit pas plus que la nature, tandis que les autres poètes se sont bornés à chanter des passions susceptibles de plus ou de moins dans une langue que le temps effeuille chaque jour.

Le dirai-je? Quel que soit mon respect pour les admirations traditionnelles des critiques, Dante me paraît à ce point de vue plus grand que les princes de la poésie antique, plus grand qu'Homère lui-même. Car le chantre de l'Iliade et de l'Odyssée n'a voulu peindre que les festins, les combats et les passions, l'homme aux prises avec lui-même et avec ses sen-

tables; jamais il n'a exprimé dans ses peintures le tourment des choses éternelles. Pour lui tout l'homme est ici-bas dans cette vie misérable où la vertu n'est pas à l'abri des persécutions des Dieux; et les plus beaux paysages de la nature ne sont qu'un théâtre où ses héros étaient dans un naïf orgueil toutes leurs qualités corporelles et toute leur adresse. Dante au contraire a placé dans le monde surnaturel l'homme encore vivant de la vie terrestre et il l'a peint tout entier dans le temps et dans l'éternité. Il a montré l'intime union du monde naturel avec le monde surnaturel, ce que la poésie antique a presque toujours oublié. C'est là la sublime originalité de la *Divine Comédie* et le point par où Dante surpasse toute poésie profane. Car nous croyons avec Ozanam que "la *Divine Comédie* surpasse l'*Iliade* de toute la hauteur du christianisme "sur le paganisme."

Mais aussi le poète de Florence avait échauffé son génie aux feux de la poésie Orientale. C'est la Bible qui lui a prêté ses plus nobles inspirations. Non seulement donc c'est l'Orient qui a produit les plus belles fleurs de la poésie symbolique, mais il a inspiré la seule grande poésie symbolique qui ait germé sur le sol de l'Occident.

(La suite au prochain numéro.)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

GRANDE CONFLAGRATION A CHICAGO

Chicago, 14 juillet, 7 hs p. m.

Un autre incendie ravage le cœur de la ville. Le feu a éclaté dans la 12e rue vers 4.30 heures. Les flammes ont presque tout balayé jusqu'au coin de la 3e avenue. En cet endroit les pompiers ont commencé à faire sauter les maisons, mais c'étaient de petites bâtisses de bois. Le vent souffla du sud et du sud-ouest. L'incendie approche en ce moment de la rue Harrison.

Le côté ouest de l'Avenue Wabash est un brasier. Les flammes sont arrivées juste en arrière de la 1ère église Baptiste, et si cet édifice croule, le feu aura beau jeu au nord et à l'est; si l'église saute, comme elle se trouve sur le bord du Lac, le feu n'aura plus rien à dévorer, pourvu que le vent ne change pas de direction.

Une fumée épaisse couvre la partie de la ville où l'on présume que le feu se dirigera; il y a une pluie de cendres et de flammèches qui tombe à une grande distance. Les gens essayent de préserver leurs maisons, mais leurs efforts sont parfaitement inutiles. Il n'y a que le Michigan qui puisse arrêter ce torrent dévastateur.

La chaleur est suffoquante, et il n'y a pas à douter qu'en dehors des pertes matérielles nous aurons à déplorer des pertes de vie; il est impossible que quelqu'un ne périsse pas dans la conflagration.

Le feu a détruit jusqu'ici des maisons sur environ un demi mille de longueur et l'espace de quatre blocs de largeur, et malgré les maisons que l'on fait sauter, il y a bien peu d'espoir de voir le feu s'arrêter en deça des rives du Lac Michigan.

9 hs. p. m.

Le feu a éclaté à l'encoignure de la 12e rue et de la rue Harrison et il a en ce moment rasé les maisons jusqu'à l'encoignure des rues Harrison et Lake. Le bureau de poste a été détruit. Les magnifiques maisons de Gardener et Make sont en danger. Les pompiers ne peuvent contrôler l'élément; l'agitation est intense.

10 hs. p. m.

Comme on le prévoyait, le feu s'est attaqué à la première église Baptiste, avenue Wabash, et ce magnifique édifice, l'un des beaux ornements de la ville, n'est plus ce soir qu'un monceau de ruines.

A huit heures le vent tomba, ce qui aida énormément les pompiers à contrôler les flammes au coin où se trouvait le bureau de poste avenue Wabash et rue Harrison, juste l'endroit où s'est arrêté le dernier grand incendie.

Les pompiers ont fait des efforts surhumains pour empêcher le feu de se propager dans le district qui s'est depuis deux ans relevé de ses cendres; ils y avait mis plusieurs engins qui fonctionnaient admirablement. Au nombre des édifices détruits sur le côté est de l'avenue Wabash se trouve une église ci-devant occupée par la Congrégation du collège de Robb Lond.

Le feu a commencé à 4.30 heures, 123 rue, dans une petite maison près de la 4e avenue et de la rue Polk. Le vent était alors sud et soufflait très-fort; mais tout à coup le vent modifia sa course et chassa ses flammes vers le centre de la ville. A 6.30 heures l'élément destructeur avait tout dévoré sur son passage jusqu'aux rues Commerciale et Polk.

10.20 hs. p. m.

Sur tout le côté ouest de l'avenue, entre ces limites, toutes les maisons ont été rasées et en regardant plus loin côté de l'ouest, un autre monceau de ruines rappelait la terrible conflagration de 1870. La destruction des effets mobiliers est pour le moins aussi grande que celle des propriétés, vu que les gens n'ayant pas coutume de se presser fort pour le déménagement de leurs meubles et effets dans des circonstances de ce genre.

Cependant, cette conflagration est un malheur acceptable. En trois heures, Chicago se trouve débarrassé d'une foule de bouges en bois ou de masures, dont il n'aurait pu être délivré d'ici à cinquante ans.

10.30 hs. p. m.

La lutte contre l'élément dévorant se fait maintenant à la rue State et à l'avenue Wabash, entre les rues Dearborn et Harrison. Les flammes semblent se montrer moins opiniâtres, et on espère pouvoir s'en rendre maître. L'hôtel St. James a commencé à prendre feu, mais comme les efforts des pompiers sont concentrés dans cet endroit, on présume que les flammes vont être bientôt arrêtées.

11 hs. p. m.

Le feu est hors du contrôle du département du feu. Des engins arrivent de Bloomington, Milwaukee, Joliet, Elgin, Racine, Dixon et Amber; si le vent n'augmente pas, on peut espérer arrêter le désastre sur le bord du lac. Parmi les édifices notables détruits sont le Gardner House, l'hôtel St. James, l'hôtel Continental et le théâtre Adelphi. Le feu n'est plus qu'à deux blocs de distance de Palmer House et la conservation est grande parmi les pensionnaires. Le toit de l'édifice est protégé par des gens qui y répandent des seaux d'eau.

11.30 hs. p. m.

Les limites du feu au sud, sont en ce moment au No. 475, avenue Wabash, juste au sud du pont, au No. 615 State Street, près de Harmon Corner, et No. 253, 3e avenue. Le feu a débuté dans une boutique où l'on manufacture des laques au coin de la 12e rue et de la rue Clark. Quelques ouvriers étaient occupés à mêler des laques; il s'ensuivit une explosion qui mit le feu à la boutique.

Le feu vient de se déclarer au coin de l'avenue Michigan et de la rue Congress. L'hôtel de l'avenue Michigan est en flammes; il est probable que l'édifice de l'exposition et la galerie des arts sur State Street seront sauvés. Le feu a gagné la rue Jackson et ne se trouve plus qu'à un bloc du Palmer House, sur l'avenue Wabash. Matteson House est en grand danger.

15 juillet, 12.30 hs. a. m.

A 12.10 hs. le vent a tourné à l'ouest; les flammes se dirigeaient du côté du magasin de Van Buren, au nord. Le magasin de Gilbert et Sampson sur l'avenue Wabash est en feu, mais on espère éteindre les flammes. Le Gardner House, que l'on a dit brûlé, est debout; on aurait dû dire le Michigan Avenue House à la place. Le Gardner House est sauvé ainsi qu'une demi-douzaine de grandes maisons au sud de la rue Van Buren. La maison occupée par la Compagnie de marbre, au coin de l'avenue Michigan et de la rue Van Buren, et dont les étages supérieurs étaient occupés par la galerie des arts, est intacte.

New-York, 15.

Des dépêches spéciales de Chicago donnent les autres détails qui suivent sur l'incendie:

Le feu est en ce moment (2 heures du matin) complètement maîtrisé et il semble impossible qu'il cause d'autres dommages. Les récits concernant l'origine de l'incendie diffèrent; quelques-uns prétendent qu'il a éclaté dans un bouge habité par deux juifs polonais qui voulaient toucher leur assurance. D'autres disent qu'il a commencé dans une manufacture de peinture.

On estime les pertes de 1 à 6 millions de piastres. La résidence d'Horace White, rédacteur de la *Tribune*, a été détruite; les livres et les meubles ont été sauvés. On prétend que plusieurs enfants ont été brûlés à mort.

Le quartier commercial de la ville a été à peine touché par les flammes. La plupart des victimes de l'incendie sont des gens qui ne se font pas assurer. La société de secours et de soulagement heureusement existe encore; elle a en caisse près d'un million de piastres et fonctionne avec vigueur.

Les principaux édifices détruits sont: la 1ère église Baptiste, le bureau de poste temporaire, la 1ère église méthodiste, deux synagogues, l'église catholique Ste. Marie, la manufacture de machines à coudre de Davis, le théâtre Aikens, l'hôtel Woods, l'hôtel Continental et le Michigan Avenue House.

Chicago, 15.

Les limites du feu sont comme suit: Sur la rue Clark, No. 535, qui se trouve vers la 12e rue au sud, et vers la rue Polk au nord. A Dearborn, la limite sud est près de la 12e rue et de la rue Polk au nord. Sur l'avenue Wabash, la Harman Court forme la limite sud; la limite nord se trouve entre les rues Jackson et Van Buren. Sur la State Street, la ligne s'étend au nord près de la rue Jackson.

La 3e et la 4e avenues sont brûlées. Plusieurs maisons qui ont été détruites dans l'avenue Michigan, n'ont pas beaucoup endommagé cette artère. Il y a une vingtaine de blocs de détruits.

Les pertes ne seront pas moins de \$4,000,000 et pas plus de \$6,000,000, elles sont couvertes par une proportion de deux-cinquièmes d'assurance. Les pertes des synagogues juives sont évaluées à \$50,000; celles de l'hôtel St. James, \$150,000; du bureau de poste, \$50,000; de la 1ère église Baptiste, \$100,000; de l'église du Messie, \$120,000; de l'église Baptiste pour les gens de couleur, \$40,000.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE.

Paris, 14.—Aujourd'hui, l'Assemblée a rejeté une proposition qui a été appuyée par M. Magne, ministre des finances. Cette résolution demandait de diminuer la taxe imposée sur le sel. La majorité contre le gouvernement a été de 106. M. Rouher a voulu parler pendant le débat, mais la Gauche l'a interrompu. Paris, 15.—Quelques-uns des journaux de Paris prétendent que la tentative d'assassinat faite contre Bismark, n'est que le résultat d'un complot monté par la police allemande.

La démission de M. Magne est regardée comme certaine. Paris, 15.—Le débat sur la motion de M. Magne fut continué aujourd'hui, dans l'Assemblée. Le ministre parlant du vote sur la taxe du sel, accuse les députés républicains de subordonner les intérêts financiers du pays aux vues étroites de leur parti.

Cette accusation fut suivie d'une scène de tumulte et de désordre qui contraignit M. Buffet à suspendre temporairement la prise du vote. La motion Magne fut rejetée par 355 contre 356.

Paris, 15.—Le comité des Trente a fait rapport sur diverses propositions constitutionnelles qui lui avaient été référées.

Le comité rejette le bill de M. Périé pour en substituer un autre qui consiste en six articles. Le 1er maintient le titre de président de la République; le 2e établit la responsabilité ministérielle; le 3e confère le pouvoir législatif à deux chambres; la création d'un Sénat devant être soumise par un nouveau bill; le 4e pourvoit à ce que le président seul soit autorisé à dissoudre la chambre des députés; le 5e prescrit qu'un comité des deux chambres s'occupe des intérêts du gouvernement; le 6e enfin exige qu'aucune modification des lois constitutionnelles ne soient demandées sans l'autorisation du président.

L'Assemblée a renvoyé à lundi prochain la discussion de ce projet de loi.

Paris, 16.—Le gouvernement français a renvoyé du service le capt. Lemarie, ci-devant commandant du vapeur *Europe*, et le capt. Roussan, ci-devant commandant de l'*Amérique*.

Paris, 16.—Comme on s'y attendait, M. Magne a donné sa démission après la défaite de la mesure qu'il a proposée. Il restera en fonctions jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé un successeur.

Le *Times* dit que M. Pages du Pont a donné avis qu'il présenterait un amendement au rapport du comité des Trente concernant la création d'un Sénat; d'après l'amendement en question, les membres devraient être choisis par MacMahon parmi les députés des divers départements; les cardinaux, les maréchaux et les amiraux seraient sénateurs *ex-officio*. Le Président du Sénat deviendrait président *pro-vice* de la Ré-